

PHOTOGRAPHIE

Les « filles » de Marianne Maric

La Filature consacre une exposition à la Mulhousienne Marianne Maric, « Filles de l'Est », dans le cadre de la Regionale 18. L'occasion de découvrir différentes facettes d'une œuvre qui cherche à capter la beauté dans le quotidien.

Frédérique Meichler

On peut s'arrêter aux corps, à la chair, à la sensualité des modèles, l'érotisme des postures. Jambes écartées au-dessus d'une fontaine jaillissante, nu féminin photographié de dos ou accroupi sur une rampe en béton, jeune fille en talons hauts ayant abandonné sa robe qui se laisse photographier dans le jardin d'une institution, quatorze femmes nues sur un balcon, derrière un drapeau, ou cette complice dont on ne voit pas le visage, qui appuie sur un téton pour faire jaillir le lait maternel dans une tasse de café... Sourire face au mélange d'audace et d'humour, et amusement à débutsquer les citations d'une démarche esthétique profondément ancrée.

Marianne Maric, créatrice multiforme, cherche depuis toujours à capter la beauté dans son quotidien. Celle dont elle s'imprègne dans les livres d'art ou en arpentant inlassablement les expositions et les musées, et qui lui saute aux yeux quand elle observe autour d'elle : la rue, les gens, les paysages...

Modèles complices

Pour la photographe, le déclic artistique s'est vraiment produit à la fin de l'adolescence (lire encadré ci-contre). Emmanuelle Walter, conseillère image à la Filature de Mulhouse, a découvert récemment l'envergure de cette artiste qui « décloisonne les genres », devenue prophète loin de son pays, repérée à Londres, dans les Balkans, à Paris, en Italie, avant d'obtenir une vraie reconnaissance dans sa région.

Si Marianne Maric a déjà participé à

une exposition collective à la Filature, été l'hôte de la Kunsthalle et du musée des Beaux-Arts, c'est la première fois qu'elle bénéficie d'une vraie visibilité avec cette exposition monographique. Ces femmes modèles sont ses amies ou des complices du moment qui acceptent de poser, parce qu'elles connaissent son travail et qu'elles lui font confiance, qu'elles perçoivent chez elle une forme de bienveillance, la recherche de ce qui est vivant et essentiel.

À Sarajevo, elle ne photographie pas les murs lépreux des immeubles encore truffés d'impacts de balles, quinze ans après la fin de la guerre, mais elle sublime à travers la photographie ces stigmates du conflit qui deviennent objets artistiques. Roses de Sarajevo qui sont ces « fleurs » de cire dans le bitume, là où les bombes ont laissé des trous, pastèques juteuses et appétissantes photographiées au marché, autrefois théâtre d'un terrible massacre et, toujours, la beauté des femmes qui, pendant toute la guerre, n'ont jamais cessé de mettre du rouge à leurs lèvres et de porter des talons hauts...

Marianne Maric s'est également rendue à Omarska, en République serbe de Bosnie, « petit village nazi où il y avait un camp de concentration, un lieu occupé aujourd'hui par Arcelor-Mittal, où les familles des victimes n'ont le droit de se recueillir qu'une fois par an ». La recherche de la beauté pour transcender la mort ne signifie pas pour autant le déni.

YALLER « Filles de l'Est » par Marianne Maric à la Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse, jusqu'au 22 décembre. Vernissage ce jeudi soir à 19 h.



Depuis ses débuts dans la photographie, Marianne Maric met en scène des corps de femmes. Photo L'Alsace/Darek Szuster

Une passion viscérale

Née à Guebwiller en 1982, Marianne Maric grandit dans la région mulhousienne. À 17 ans, élève de terminale – option arts plastiques – au lycée Schweitzer, elle voit passer l'annonce d'un atelier animé par le photographe Eric Vazzoler à Bourzwiller. « Je me suis inscrite et me suis retrouvée avec un appareil dans les mains, je ne savais pas trop quoi en faire. J'ai fait poser ma voisine... » On y retrouve déjà son sujet photographique de prédilection, une jeune femme, à la fois belle et un peu effrayante. L'image est publiée dans un numéro de *Photo Poche*, collection de référence dirigée par Robert Delpire. Marianne photographie dans le cadre de l'atelier des danseurs du Ballet du Rhin. C'est son premier vrai contact avec la photo artistique et c'est un choc.

« J'ai su que tout de suite que j'allais faire ça, c'était comme un coup de foudre, un truc que tu sens dans le ventre, une passion. » Elle s'inscrit dans un BTS de stylisme et graphisme. On l'oriente vers les beaux-arts. Elle commence à Mulhouse, poursuit à Nancy. « Il y a des profs qui m'ont vraiment soutenue, comme Rainer Oldendorf, Patrick Neu... »

Elle multiplie les stages à Paris dans des labos de renom, pour nourrir sa boulimie d'apprendre. On est au début des années 2000 et de l'ère numérique, on lui demande de détruire des tirages d'Avedon, « pour faire de la place ! », elle « hallucine »... À Imaginoir, le labo référence du tirage argentique de Jean-Yves Brégand, elle croise Sebastiao Salgado, Peter Lindberg... Elle passe aussi une année au National college of art and design à Dublin.

La vie plutôt que la guerre

À côté de la photographie, elle développe d'autres pratiques artistiques et est invitée au Cac de Brétigny par l'ancien directeur Pierre Bal-Blanc qui l'a repérée lors de son passage de diplôme. Elle y crée un opéra-performance, *Silence, œuvre ouverte*, autour des sculptures sonores des frères Baschet et des robes métalliques immortalisées par William Klein dans son film *Qui êtes-vous Polly Maggoo ?*. Un projet qui concentre tout ce qu'elle aime. « Le moment le plus magique de ma vie artistique ! » Puis vient le projet de Sarajevo, un retour aux

sources pour tenter de comprendre. De père serbe, elle a vécu de près le drame de l'ex-Yougoslavie. « Durant la guerre, j'étais ado, la maison était pleine de réfugiés. Je leur en voulais parce que je trouvais qu'ils prenaient trop de place. Je voyais deux télévisions qui disaient complètement le contraire l'une de l'autre, je ne comprenais pas... »

Dans la capitale de Bosnie-Herzégovine où elle séjourne pendant cinq mois, en 2012, elle peut faire la part des choses et surtout, elle retrouve un lieu familier sans jamais y avoir vécu. « Je me suis sentie immédiatement chez moi. Je ne parle pas la langue et pourtant, je comprenais tout. Je me suis retrouvée dans une petite maison pas droite, avec des tapis et des tissus, des chatons peints... » Elle y a trouvé aussi l'hospitalité et la reconnaissance. « Les gens me disaient : "C'est juste génial que tu viennes faire des photos à Sarajevo avec ton nom serbe..." J'ai reçu plein de cadeaux ! Ils me remerciaient parce que j'étais la première qui venait en disant : "Je ne viens pas bosser sur la guerre." » Marianne Maric préfère largement la vie.



« Filles de l'Est », à voir jusqu'au 22 décembre à la Filature. Photo Marianne Maric